

MAURICE FICKELSON

Nyphn

(Extrait)

Un universitaire, du nom de Wester ou Weschter, qui s'est voué à l'étude de l'œuvre de Joseph Nyphn, se rend, pour le besoin d'une thèse, à la cité impériale de Josefstadt, où l'écrivain a vécu. Avant de commencer son travail, il visite la ville. Mais la Josefstadt de Nyphn, et son monde de terreur et d'angoisse, trouble la vision qu'il a de la Josefstadt des touristes. Les rencontres qu'il fait accusent sa névrose: en particulier, celle d'un groupe de touristes allemands, conduits par un guide qui brandit un grand parapluie rouge, qu'il revoit à la cathédrale et devant lequel il fuit.

Weschter a fui. Il court dans l'allée latérale, trouve une porte, la referme derrière lui. Alors il se calme et regarde où il est: il voit des armoires, des bahuts luisants avec de grands tiroirs à poignées de laiton: il est dans une sacristie. Puis il remarque un petit bureau avec une chaise; et, à l'opposé, contre le mur, un banc sur lequel il va s'asseoir. Il est bien fatigué. Je ne suis pas en forme, se dit-il. Il soupire. Est-ce le calme, le silence de l'endroit? — il se sent, tout à coup, détaché. Tout à fait détaché. Maintenant qu'il est assis là, sur ce banc. Dans la sacristie, son refuge. L'idée que quelqu'un pourrait survenir et s'étonner de le voir ici ne l'émeut pas. Quelqu'un? Et qui diable? Cet endroit n'existe pas encore. Pas pour le moment. C'est un intervalle dans la vie — une faille, où, accidentellement, il a glissé. Quelque chose de ce genre...

La lumière laiteuse que diffusent des vitraux blancs entretient ici une heure différente du jour, dont l'éclat matinal serait fixé à jamais par l'émail d'une peinture. Il se voit dans cette peinture: une scène d'intérieur de style hollandais, et ce que cela suppose de patient et de réfléchi — judicieusement figuré par un personnage assis un peu de biais sur un banc, accoudé au dossier et

une main reposant sur le genou d'une jambe à demi allongée, avec l'air de se souvenir, peut-être, de son modèle, un certain Wester, ou Weschter, mécène ou ami du peintre? — qui lui aurait fait prendre cette pose étudiée, et — dans une intention encore voilée mais qui recèlerait le sens de l'œuvre accomplie — donné instruction de lever les yeux vers un tableau qu'on verrait fidèlement reproduit dans la toile au-dessus d'un petit bureau encombré de papiers et de livres. Ce n'est pas le genre de tableau qu'on s'attend à voir dans une sacristie, même avec le prétexte d'une scène biblique, celle-ci appelant des pensées profanes et suggérant plus qu'elle ne représente, comme c'est le cas de la *Suzanne au bain*, dont la robe florentine découvre à peine les épaules, et que l'homme assis en face sur le banc contemple. Suzanne est assise au bord du bassin où l'on va la baigner, ses femmes auprès d'elle, l'une occupée à dégrafer sa robe, l'autre à genoux au-dessus d'une corbeille de linge et la tête relevée vers sa maîtresse — Suzanne, les yeux baissés sur un regard qui se dérobe, et que sa vague image dans le bassin inexplicablement détourne vers le feuillage où se dissimulent les deux *anciens* à l'affût, épiant. Mais est-ce bien Suzanne qu'ils regardent? L'un, les yeux éteints, et toute la vie de son visage retirée à l'intérieur, absorbée dans la contemplation de ce qu'il a cessé de voir, regarde comme on écoute — comme écouterait un homme suspendu à l'écouteur d'un appareil en dérangement et qui n'entendrait rien que la rumeur de ce dérangement. L'autre... On capte son regard — il est ailleurs, et ce n'est pas en dedans qu'il se perd, mais en dehors du tableau — il s'en échappe et se suspend au regard du personnage assis sur un banc dans une scène d'intérieur de style hollandais, où figure ce tableau d'une autre école, peint probablement à Florence à une époque tardive et déjà décadente. L'intention du peintre ne se dévoile pas encore — mais n'aurait-il pas posé son personnage de la sorte dans le seul but de recueillir ce regard vacant? Le modèle n'est pas d'accord. Wester ou Weschter — en quoi cela le concerne-t-il? Il est dans son tableau et moi dans le mien... En fait, son tableau est dans le mien et c'est moi qui le regarde. Moi, Wester, ou Weschter. Mais l'ancien s'obstine, et toute la duplicité de l'homme assis là en face sur le banc se

révèle dans le regard qui le cherche et le débusque et où il se décompose, Wester ou Weschter, selon le moment.

Un homme vite traverse la sacristie, il le perd de vue.

Un homme vite traversa la sacristie et se mit à compulser des papiers sur la petite table, lui tournant le dos. Devait-il se lever ou rester assis? Il se leva. Excusez-moi, dit-il. L'homme se retourna. J'ai eu un malaise... On le regardait avec sympathie. C'était un jeune abbé qui montrait par son regard et la fermeté de ses traits le même esprit de décision que manifestait son allure. Mais je me sens un peu mieux, lui assura-t-il, et il s'efforçait de détourner les yeux d'une grande tache d'huile qui s'étalait sur le devant de la veste de l'homme d'Église, sans que celui-ci parût en ressentir la moindre gêne, comme s'il n'en était pas averti. C'était un abbé moderne. L'ayant invité à se rasseoir, il prit place à son tour, sur la chaise derrière la table, un peu penché en avant comme pour mieux lui marquer son intérêt, les bras à demi tendus vers lui et les mains jointes par le bout des doigts.

«Le cœur?» lui demanda-t-il.

On eût dit un médecin. Jeune mais compétent. Ça mettait en confiance.

— Non, la tête, dit-il, je me sens... égaré.

— Ah! vous avez perdu La voie. *La diritta via...*

Et l'abbé, satisfait, se tut pour l'écouter, les épaules arrondies par la bienveillance. Mais lui ne pouvait s'empêcher de tendre le cou pour apercevoir cette tache d'huile sur le devant de la veste que lui dissimulait maintenant la position de l'abbé penché sur la table.

— J'aimerais vous décrire mon état... un état où l'on flotte.

— Un état prénatal, suggéra l'abbé, qui était au courant.

— En réalité...

Mais les mots s'exténuaient à vouloir décrire. À un moment, il eut le sentiment de tomber... Mais non, il tombait en flottant.

— Certains jours, disait-il, j'ai le sentiment de tomber. En réalité, je flotte. Je flotte... de tout mon poids.

Il parlait comme on parle en rêve, il descendait le long d'une paroi, avec des creux, des anfractuosités où des créatures se cachaient. Il les voyait remuer, parfois, et parfois elles sortaient

la tête pour le regarder passer. Elles l'observaient avec leurs gros yeux d'oiseaux, mais ce n'étaient pas des oiseaux, sauf par le regard, ce qu'il avait de fixe, d'avide et d'affamé; leurs têtes bougeaient avec des mouvements saccadés comme en ont les têtes des oiseaux, mais ce n'étaient pas des oiseaux, les créatures de son rêve qui le regardaient tomber... Anxieusement, il dévisageait le prêtre avec l'espoir qu'il allait retenir entre ses mains jointes le sens perdu de ce qu'il disait, mais il n'avait rien dit, en réalité.

L'abbé se redressa et releva la tête comme pour aspirer l'air un peu plus haut. La tache d'huile redevint visible.

— C'est une façon de voir, dit l'abbé, probablement au hasard, juste pour saisir un fil, sans bien savoir où l'on allait, mais avec cette conviction qui nourrit la foi que tout cheminement finit par se trouver un but. Et, tirant sur le fil: «Toute façon de voir, même la plus apparemment erronée, ou hérétique, a une chance de devenir un point de vue, d'où l'on découvre, pour peu que l'on s'y tienne et que le temps s'y prête, la vérité. *Perseverare...*»

— Je suis fatigué, dit-il en levant les yeux vers le tableau au-dessous duquel était assis l'abbé, afin d'échapper à l'attirance qu'exerçait sur lui une tache d'huile qui n'aurait pas dû se trouver là, précisément sur la veste d'un ecclésiastique qu'il entendait lui susurrer: «La vérité est notre désir. On a dit qu'elle se tenait dans un jardin. Alors on partait à la recherche du jardin. Dans le Jardin, deux pèlerins au bout de leur voyage attendaient que la Vérité se dévoile». L'abbé souriait.

Ce sourire n'était pas le sien. Il eut le sentiment que le sourire appartenait à quelqu'un d'autre et qu'il s'était posé sur le visage du prêtre par erreur ou par inattention. Un très ancien sourire sur un trop jeune visage...

— Quand vous dites: la vérité est notre désir, entendez-vous que notre seul désir est la vérité, ou qu'il n'y a pas d'autre vérité que notre désir?

— Je vois que vous avez bien regardé le tableau. Ce n'est qu'une copie; l'original se trouve au Musée National des Beaux-Arts. Oui... la vérité...

— Elle contemple son reflet dans l'eau du bassin, où elle surprend les regards qui la profanent. Mais elle feint de ne pas voir et se laisse dévêtir.

— Par charité. Parce que la profanation est punie de mort et qu'elle sait que ces hommes vont mourir.

— Mais c'est justement parce qu'elle se dévoile qu'ils vont mourir.

— La mort et le dévoilement sont indissociables.

— En somme, le jardin n'était qu'un piège...

— Et Suzanne l'appât, complétez donc votre pensée. Mais c'est très contrariant, ce que vous dites là! Un piège... allez jusqu'au bout — dont le démon leur aurait ouvert la porte après avoir éloigné le gardien?

— Non, dit-il, le démon accompagnait les pèlerins, car lui aussi voulait connaître la vérité. Il est entré derrière eux dans le jardin. Certainement, le démon a été le premier trompé. Il n'a vu là qu'une petite bourgeoise qui allait prendre son bain. Quelle frustration que la sienne! Le démon n'a jamais été qu'un maladroit qui, voulant une fois s'emparer de la lampe sainte, en a renversé l'huile!

L'abbé se leva. Il paraissait très mécontent. C'est avec froideur et distance qu'il dit: «Nous avons maintenant l'électricité pour éclairer nos tabernacles».

Ce rappel du progrès technique rafraîchit la pensée. On sait bien qu'on n'a fait que parler par figures interposées. Le tableau se résorbe en surface peinte. On se regarde avec compréhension. L'abbé comprend. Il compatit. Cet homme est agnostique.

— Vous êtes agnostique, dit-il.

— Hélas, oui. Provisoirement. Mais plus tard, peut-être... Il n'en a pas moins tiré profit de cette rencontre que le hasard lui a ménagée, et que la Providence pourrait un jour, il n'en exclut pas l'éventualité, reprendre à son compte. Maintenant, il doit partir, ce qu'il aimerait bien faire discrètement, de telle sorte qu'il échappe à une malveillance obstinée qui prend quelquefois l'aspect d'un maniaque rubicond et irascible affublé d'un ridicule parapluie rouge absolument disproportionné. S'il pouvait s'en aller par une porte pour ainsi dire dérobée...

— Il y en a justement une, dit l'abbé en la lui montrant. Il le fait sortir et le guide le long d'un étroit couloir qui semble

tourner autour du chevet de la cathédrale, pour enfin aboutir à une seconde porte que l'abbé ouvre devant lui.

Il entre dans un monde de splendeur: ébloui par une profusion de lumière au sortir des demi-ténèbres du couloir. C'est une boutique, une sorte de boutique, exiguë, asymétrique, courbe, découpée dans quelque tombée d'espace dont on ne savait sans doute que faire, encombrée de lampes, de cierges — des rampes entières de cierges sont allumées, qui éclairent des images, des statuettes pieuses, des bibelots, des fleurs sous verre, des objets de fantaisie, des souvenirs de la cathédrale et de la ville. L'abbé a disparu. Il se croit seul. Puis il se rend compte qu'il ne l'est pas: une femme se tient derrière un petit comptoir, si parfaitement immobile que son regard est passé sur elle. Elle ressemble à l'abbé dont le visage de cette femme aurait reproduit les traits, mais comme dilatés, comme un agrandissement photographique, mais d'une mauvaise photographie, sans expression et sans vie, et dont les yeux resteraient fixés sur l'objectif de l'appareil, à l'endroit même où s'est arrêté cet homme, Wester ou Weschter, déconcerté. On dirait, songe-t-il, que ses yeux ont été peints sur une surface de verre — et le pinceau aurait probablement dessiné un reste, ou un présage de sourire qui s'éternise sur ses lèvres. Cette dame lui paraît à peine plus vraie que les poupées géantes suspendues qu'il remarque alors dans la courbure, si légères qu'elles oscillent à des souffles imperceptibles, ou sous une impulsion récente qui leur aurait été donnée.

«Un souvenir de la cathédrale?»

Oui, c'est elle, la dame derrière le comptoir, qui vient de lui parler. Cette voix musicale, si bien timbrée, fraîche comme l'avril de toutes les voix, ailée de secrète allégresse, se peut-il qu'elle lui appartienne, qu'elle soit issue de là — et il regarde les lèvres encore entrouvertes de la dame, qui répète mélodieusement:

«Un souvenir de la cathédrale?»

Ses yeux prennent de l'éclat, elle devient un peu plus rose en parlant.

«Une miniature? Une médaille? En or ou en argent?»

Les poupées suspendues s'agitent, deux d'entre elles s'écartent et laissent voir, au niveau de leurs têtes, celle de l'abbé.

«Prenez l'argent, lui conseille-t-il, c'est plus distingué, et la dépense n'est pas grande.»

— Nous venons aussi de recevoir des conques, lui fait savoir la dame derrière le comptoir. De très belles conques.

— Très belles et très rares, approuve l'abbé. Ces conques proviennent des fouilles.

— Une conque, Monsieur? lui propose cette dame. Nous ne pouvons pas en céder plus d'une par client.

— Elles sont très anciennes, dit l'abbé, elles remontent au Déluge, quand l'océan recouvrait le monde.

— Elles étaient remplies de terre, dit la dame. Mais nous les avons bien nettoyées, brossées et frottées, puis astiquées avec la cire de Java qui sert à faire briller les boutons de nacre. Une conque, Monsieur, pour écouter la mer?

Et un pinceau invisible précisa le sourire sur sa petite bouche. Comme ses yeux brillent! Les flammes de tous les cierges alimentent leur éclat. La tête de l'abbé a disparu, mais sa voix lui parvient encore:

— Achetez-lui une conque, puisqu'elle vous le demande, ce ne serait pas poli de refuser.

Il s'est approché du comptoir, auquel maintenant il s'appuie. Il respire péniblement. Il lui semble que de nouveaux cierges se sont allumés: leur lumière resplendit dans les yeux de la dame.

La voix de l'abbé se fait persuasive:

— Elle vous fera un discount si vous payez avec un chèque de voyage.

— Un petit chèque, susurre la dame.

— Et elle vous fera un disconque, dit l'abbé dont la parole devenait indistincte.

Il se penchait sur le comptoir, de plus en plus; sa tête venait frôler la poitrine de la dame, et il finit par poser le front entre ses deux énormes seins qui n'arrêtaient pas de gonfler.

— Une conque, Monsieur, dit-elle encore.

Maurice Fickelson
Extrait du roman *Nyphn*

Maurice Fickelson a publié trois romans: Dod (Grasset); Une soirée chez Azerbach (Grasset); La vie intérieure (Gallimard). Un recueil de contes et nouvelles: Pratique de la mélancolie (Gallimard). Et des textes divers dans différentes revues: N.R.F., Cahier des Saisons, Roman, Nyx, Minuit et Pleine Marge.